

# VIVRE, PLEURER A BEYROUTH MARTYR

Beyrouth à la une : les bombes, un immeuble éventré, du sang anonyme sur le trottoir. Beyrouth actualités : les leaders politiques, ceux qui ont la cote, ceux qui ne l'ont plus et les puissances étrangères qui s'affrontent. Et Beyrouth au quotidien. Et les habitants, les milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui, depuis neuf ans, sont soumis à cet interminable conflit avec ses accès de fièvre, ses périodes de rémission. Que deviennent-ils ? Manger, dormir, aller au travail, à l'école, dîner en ville, marcher dans la rue : comment vit-on entre deux tirs d'obus ? A tant compter les morts et les blessés dans cette ville, malade de l'horreur, les gens de Beyrouth sont-ils devenus indifférents ou désespérés ? C'est ce que nous avons voulu savoir en partant à leur rencontre, il y a quelques semaines. Depuis, le Liban et sa capitale ont connu de nouveaux épisodes tragiques. Et les Beyrouthins continuent de survivre. Ils vous racontent leur vie très quotidienne. Par Katie Breen et Isabelle Maury. Photos Christine Spengler.

**« PERSONNE N'A PLUS DE PROJETS. NOUS SOMMES DES MORTS VIVANTS. »**

Le petit garçon était dans la rue avec son grand-père. Il a dit : « Allons acheter du chocolat. » « Non, a répondu le grand-père, c'est trop dangereux. Rentrons. » Le petit garçon a insisté. A sept ans, le chocolat, c'est important. « Bon, a soupiré le grand-père,

allons-y ensemble. » Dix mètres plus loin, l'obus est tombé. L'obus a tué le grand-père et blessé gravement l'enfant. On a lavé le sang, on a comblé le trou. Mais Jacqueline Massabki, qui nous raconte le drame, a la voix serrée. Ça s'est passé sous ses fenêtres, à Achrafiyé, le Neuilly des chrétiens de l'Est. En face de chez elle, il y a une école. L'arbre uni-

que de la cour, qui apportait de l'ombre aux enfants pendant les récréations, a été coupé en deux par une roquette. L'école est fermée comme toutes celles du quartier Est, les batteries installées dans la montagne bombardent. Jacqueline, cinquante-quatre ans, est avocate, une femme énergique, tonique. Mais aujourd'hui elle broie du noir. Le pe-

tit garçon, son voisin, elle a du mal à l'imaginer sur un lit d'hôpital pour du chocolat. Et deux jours après, les obus sont revenus, tuant cette fois l'autre petit voisin, celui de neuf ans sur son balcon. L'appartement de Jacqueline compte quatre transistors pour ne pas avoir à courir de la cuisine au salon lorsque les flashes d'information

sont diffusés. « Aujourd'hui, à dix-sept heures, annonce le speaker l'élection de la reine de beauté de Byblos, venant nombreux. » Et jus après, les nouvelles : « Nous sommes bombardés, voilà où. » Quand ça « tape » trop fort, Jacqueline reste chez elle et quand les bombardements s'intensifient, elle se réfugie dans son entrée. Elle h

bite au premier, un étage relativement « sûr » (très mauvais: les étages élevés). Elle descend rarement dans l'abri, aménagé par les copropriétaires mais se souvient qu'en 1978, sous une attaque syrienne, elle y a passé huit jours sans pouvoir en sortir avec sa mère âgée de quatre-vingts ans.

Jacqueline aime feuilleter ses albums de photos-souvenirs. Elle se moque d'elle en se voyant, petit bout de femme aux cheveux courts, robe droite et talons plats, seule au milieu d'une assemblée d'hommes, les avocats de l'Ordre. Elle est en effet la première avocate du Moyen-Orient à avoir été élue à l'Ordre des avocats en 1965. Coupures de presse sur son élection, cocktails joyeux...

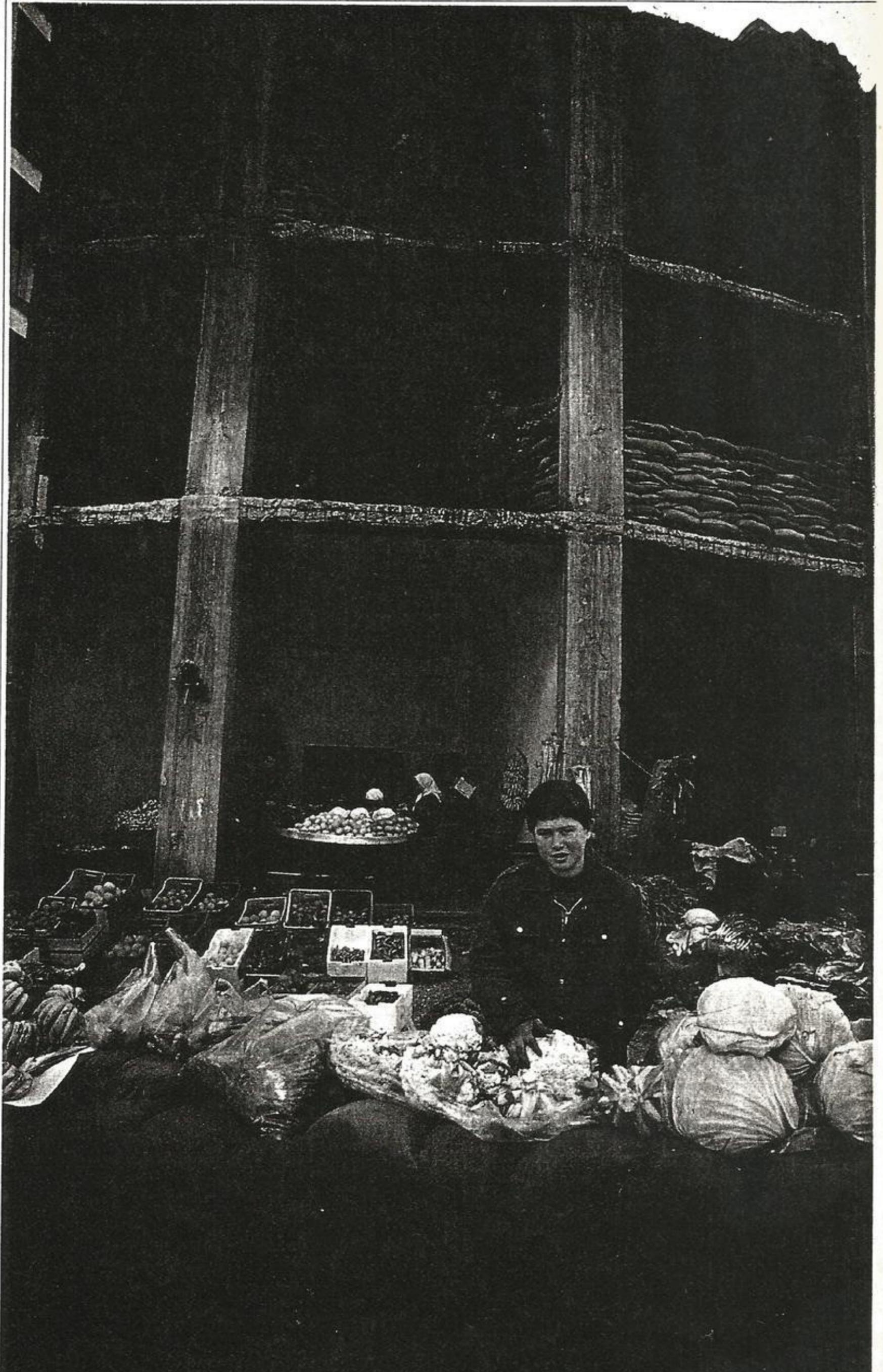
« Avec la guerre, j'ai perdu les meilleures années de ma vie professionnelle, constate-t-elle, amère. J'étais une avocate sur sa lancée, j'aurais dû mener une carrière politique, je luttais pour certains droits féminins comme l'abolition de la loi sur les crimes d'honneur destinée à préserver les maris criminels.

Je voulais faire beaucoup plus pour mon pays. Maintenant je suis là, terrée dans mon couloir à écouter pleuvoir les bombes, quel gâchis!

« Moi, je m'en fiche de mourir, je n'ai pas d'enfant, j'ai fait ma vie. Quand j'en ai l'occasion, je vais chez une amie à Paris. Je marche de l'Etoile au Rond-Point des Champs-Élysées et je suis contente.

Cette guerre est absurde, nous étions parvenus à un semblant de nation. Le Liban était le berceau des religions monothéistes; le dernier chiite libanais m'est plus proche qu'un chrétien syrien. Quand j'étais petite fille, on chômait l'An juif au Liban. Nous sommes un pays de compromis, de marchands, chaque population a laissé un limon.

À présent plus rien. Je n'ai plus de projets, d'ailleurs personne n'en a plus. Vous ne rencontre-



bite au premier, un étage relativement « sûr » (très mauvais: les étages élevés). Elle descend rarement dans l'abri, aménagé par les copropriétaires mais se souvient qu'en 1978, sous une attaque syrienne, elle y a passé huit jours sans pouvoir en sortir avec sa mère âgée de quatre-vingts ans.

Jacqueline aime feuilleter ses albums de photosouvenirs. Elle se moque d'elle en se voyant, petit bout de femme aux cheveux courts, robe droite et talons plats, seule au milieu d'une assemblée d'hommes, les avocats de l'Ordre. Elle est en effet la première avocate du Moyen-Orient à avoir été élue à l'Ordre des avocats en 1965. Coupures de presse sur son élection, cocktails joyeux...

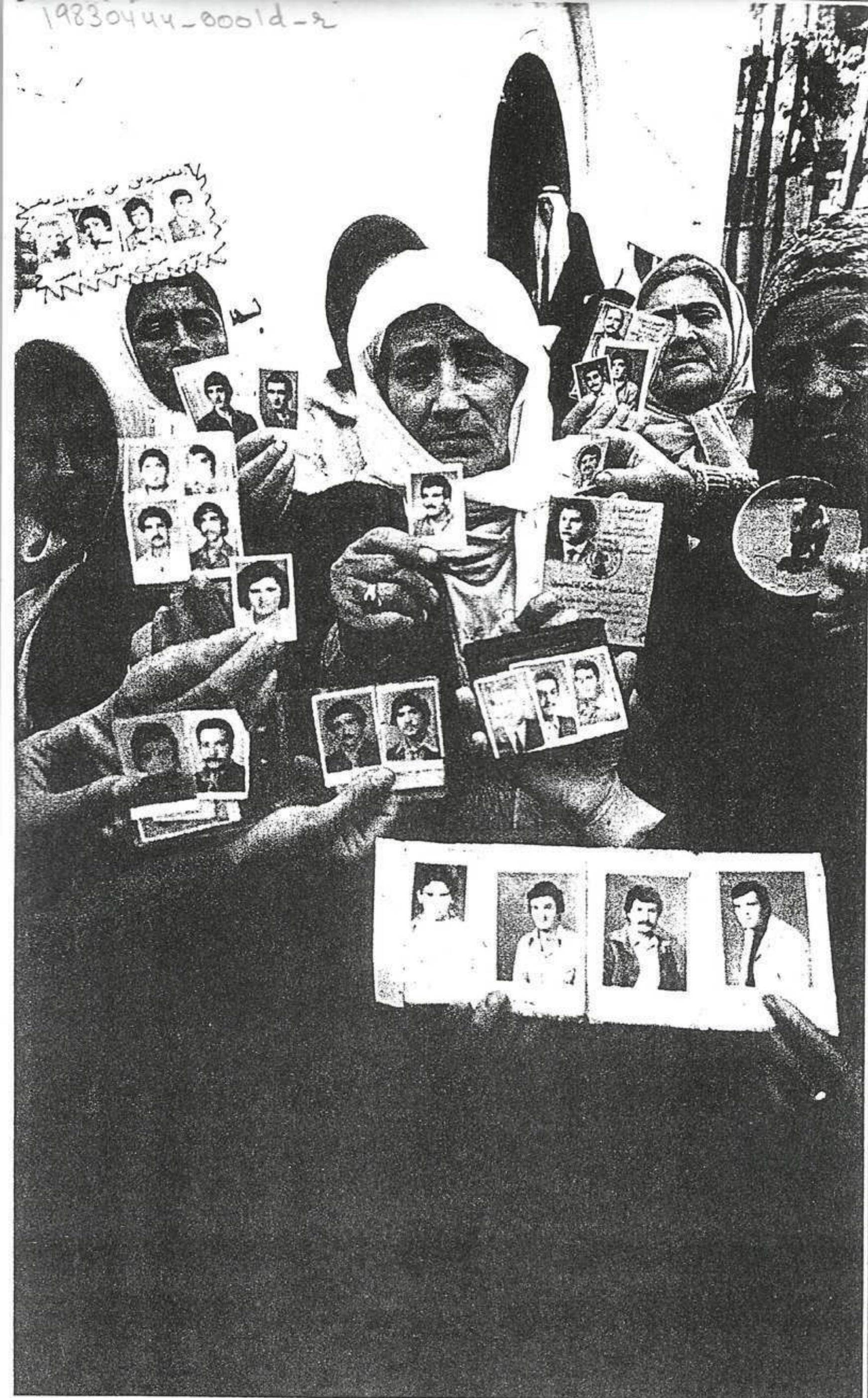
« Avec la guerre, j'ai perdu les meilleures années de ma vie professionnelle, constate-t-elle, amère. J'étais une avocate sur sa lancée, j'aurais dû mener une carrière politique, je luttais pour certains droits féminins comme l'abolition de la loi sur les femmes d'honneur destinée à préserver les maris criminels.

Je voulais faire beaucoup plus pour mon pays. Maintenant je suis là, terrée dans mon couloir à écouter pleuvoir les bombes, quel gâchis!

« Moi, je m'en fiche de mourir, je n'ai pas d'enfant, j'ai fait ma vie. Quand j'en ai l'occasion, je vais chez une amie à Paris. Je marche de l'Etoile au Rond-Point des Champs-Élysées et je suis contente.

« Cette guerre est absurde, nous étions parvenus à un semblant de nation. Le Liban était le berceau des religions monothéistes; le dernier chiite libanais m'est plus proche qu'un chrétien syrien. Quand j'étais petite fille, on chômait l'An juif au Liban. Nous sommes un pays de compromis, de marchands, chaque population a laissé un limon. A présent plus rien. Je n'ai plus de projets, d'ailleurs personne n'en a plus. Vous ne rencontre-





Les «Folles de Dare El Fatwa» manifestent pour qu'on n'oublie pas leur fils ou leur père disparus.

nous sommes des mort-

vivants.»  
 Quand Jacqueline pass-  
 devant le centre ville  
 complètement détruit en  
 1975, elle sent son cœur  
 «se tordre comme un tor-  
 chon». Au milieu de ce  
 champ de décombres  
 elle voit encore les souk  
 où elle adorait fureter  
 celui des Français réputé  
 pour ses fruits de qualité  
 celui des bijoutiers, de  
 drapiers. A la place, des  
 trous béants, amas de  
 pierres où se faufilent  
 des rats. Elle évoque les  
 boutiques raffinées de sa  
 jeunesse, l'échoppe où  
 elle aimait se désaltérer  
 de jus de réglisse. A  
 l'époque heureuse où  
 Beyrouth envoyait ses rui-  
 nes romaines à Baalbek.  
 Les ruines de la guerre,  
 les anciennes et les tou-  
 tes nouvelles, il paraît  
 qu'on s'y habitue. Les rui-  
 nes des uns et des autres.  
 Leurs marques d'obus,  
 de bombes, de voitures  
 piégées.

Entre les ruines, des  
 monticules de terrain,  
 boueux, inégal où vien-  
 nent paître des chèvres  
 amenées par des réfug-  
 giés. Des immeubles en  
 construction aussitôt dé-  
 truits. Carcasses vides, à  
 moitié effondrées, inuti-  
 les, ouvertes à tous les  
 vents. Et les immeubles  
 qu'on a eu le temps de  
 terminer. Pas du style  
 H.L.M. des années 50.  
 Non, des immeubles  
 luxueux, marbre blanc et  
 vitres fumées. Beyrouth,  
 ville écorchée-écorchan-  
 te avec ses tonnes de  
 barbelés aux pointes  
 énormes, acérées. Ville  
 où la haine s'est inscrite  
 partout même dans les  
 pierres, où l'on voudrait  
 voir un jardin public, une  
 fontaine, des enfants  
 jouant dans la rue...

#### **GRAND BOOM SUR LES RIDEAUX ET CANAPE**

**S**imone Kosremeli a  
 trente-trois ans et  
 dirige un cabinet  
 d'architecture qui a été  
 choisi pour la reconstruc-  
 tion d'une partie du cen-  
 tre ville. «Un contrat pré-  
 cieux avec l'Etat, souli-  
 gne-t-elle, car les com-  
 mandes privées se rare-  
 fient. Les propriétaires  
 ne veulent plus retaper  
 les immeubles endom-  
 magés. C'est trop cher

un tiers des loyers à Beyrouth est d'environ trois mille francs par an) et demain un nouvel obus peut réduire en poussière le ciment frais.»

Ou faire éclater les vitres comme celles de Simone, qui le mercredi 18 avril 1983, le jour de l'attentat de l'ambassade américaine, ont volé en morceaux. Tables à dessin hors d'usage, plans déchirés, son appartement qu'elle a loué juste au-dessus du cabinet (« Pour travailler malgré le couvre-feu ») saccagé. Jusqu'à sa voiture, garée dans la rue, dont la peinture s'est écaillée sous la violence du souffle.

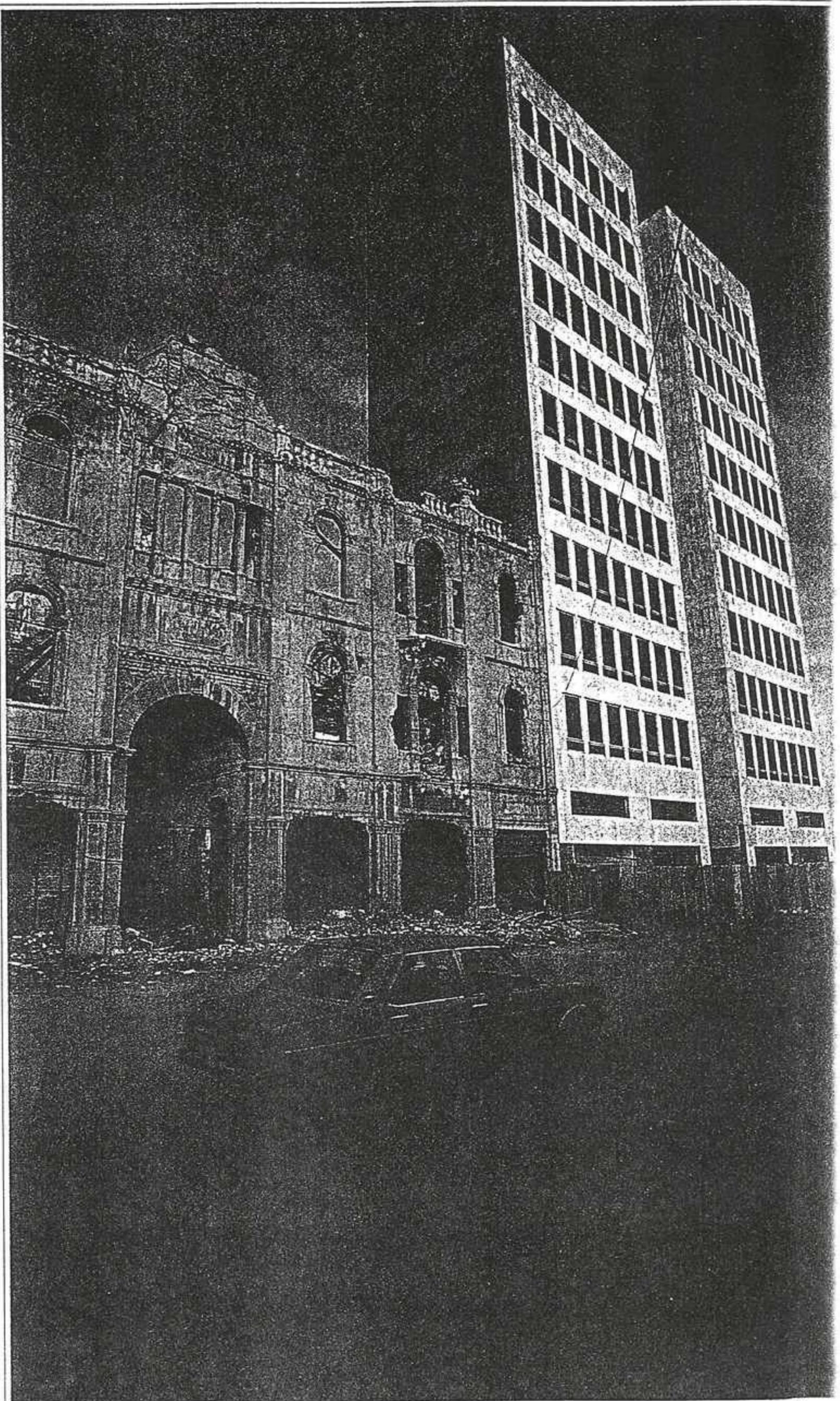
Tout a été réparé comme toujours au Liban, vite et parfaitement. De l'explosion elle garde quand même une cicatrice en toile sur la joue. Elle s'est remise près de la fenêtre. « J'ai besoin du jour pour dessiner et j'aime tant cette vue sur la mer, la promenade du littoral, le seul poumon qui nous reste. »

Simone sur ses planches à dessin contribue à relever Beyrouth. « C'est peut-être un peu macabre de devoir son travail aux décombres de sa propre ville mais les gens de ma génération ont le devoir de restituer à Beyrouth son histoire, sa continuité. Comme le centre est un site très ancien, des urbanistes ont proposé de le raser et de le transformer en jardin archéologique pour en exhumer les trésors.

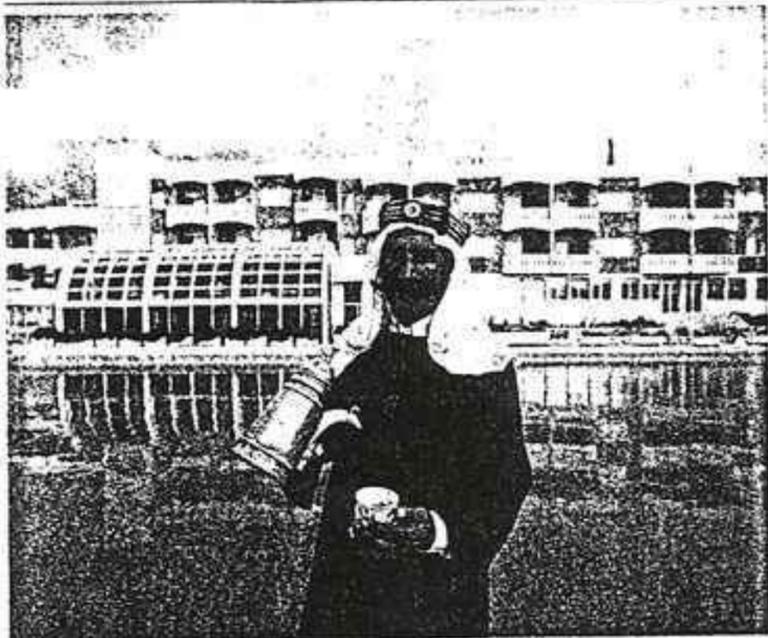
Une reconstruction dont le thème serait encore des ruines: « Non, ça, je ne pourrais vraiment pas le supporter. »

De sa promotion d'étudiants en architecture, une trentaine de diplômés, Simone reste la seule à travailler au pays. Les autres sont partis en Europe ou dans les pays du Golfe.

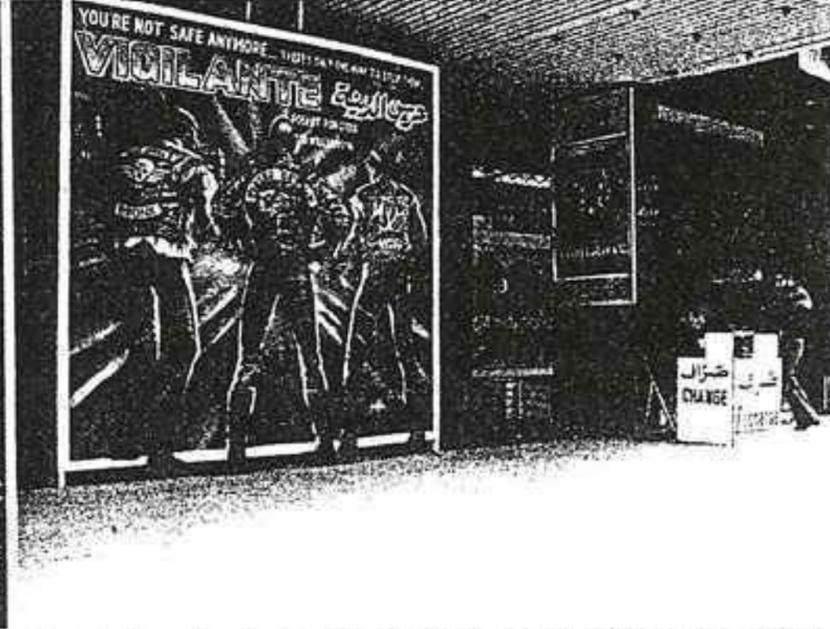
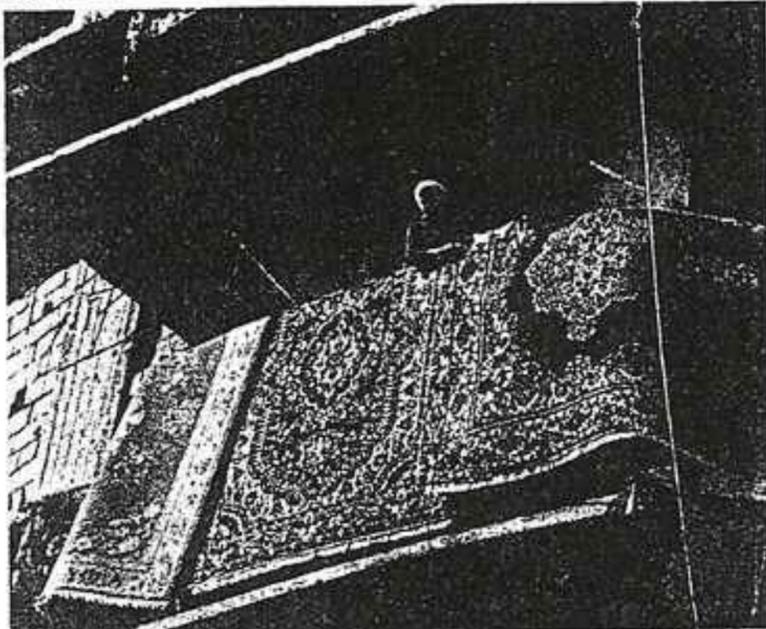
« De toutes les façons pour une femme, il est exclu de pouvoir travailler dans un pays arabe autre que le Liban, cela simplifie le problème. Je sais bien que si l'on considère ma carrière, ici, je végète. Mes projets originaux s'entassent dans des cartons et prennent la poussière. J'avais fait le pari en restant à Bey-



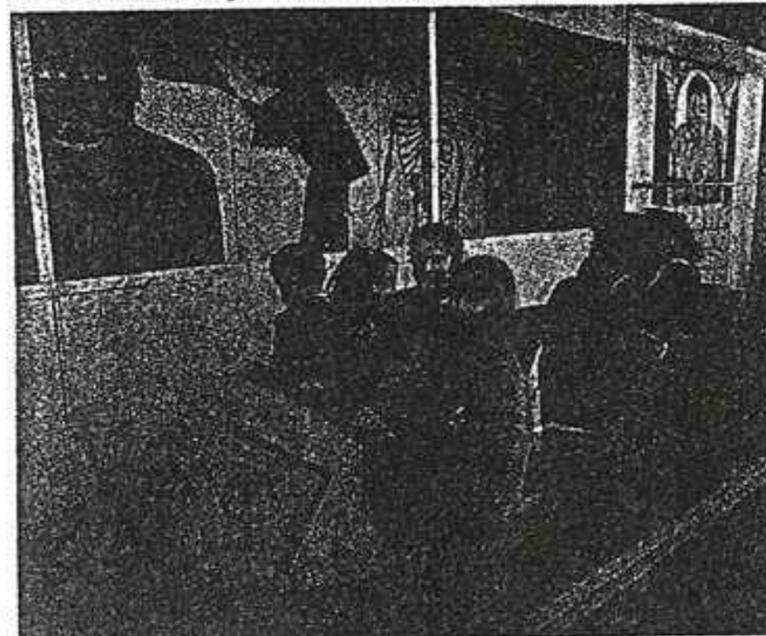
La reconstruction au centre de Beyrouth: des immeubles luxueux, marbre blanc et vitres fumées.



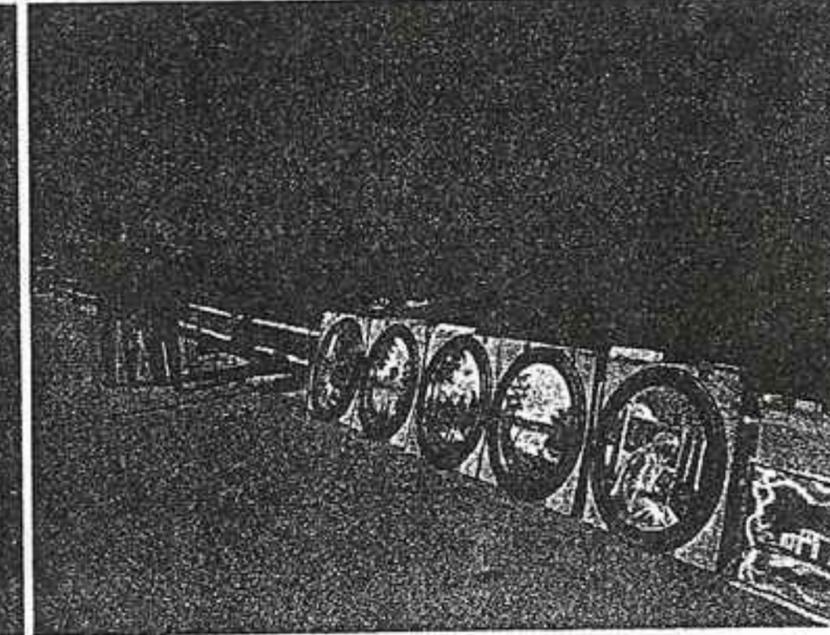
café turc, cours d'aérobic: deux images du «Summerland», univers de rêve, refuge des Beyrouthins aisés.



meuble neuf déjà en ruines, occupé par des réfugiés. On bat les tapis, on va au cinéma avant le couvre-feu.



scènes d'horreur au parc ou en paysage naturel: c'est si bon de jouer dehors quand les canons se sont tus.



semaines sans sortir pour ces femmes du quartier de Cola. Et sur le front de mer, une bouffée de paradis.

routh de me retrouver bien placée après la guerre. La guerre dure et j'ai sans doute perdu mon pari, mais tant pis. Une partie de ce qui fut le cœur de la cité a déjà été rebâtie. A côté des éboulis se dressent de splendides arcades en pierre de ramli, cette pierre dorée et friable qui craint la violence des hommes et l'usure du temps.

Stupéfiante, cette volonté de refuser les ruines, de rebâtir toujours, même sous les bombes en accordant un soin patient à la finition. «Ce centre, nous allons lui redonner son allure d'antan et le doter en plus de ce qui lui manquait: une ouverture sur la mer, des voies de circulation. Mais ajoutez Simone, cette reconstruction du vieux Beyrouth va durer dix ou quinze ans.»

«D'ici là, d'autres centres vitaux se seront mis en place, il en existe déjà de nouveaux et le centre ville risque de ne plus attirer personne. Les jeunes de vingt ans qui ne l'ont connu que détruit s'en désintéressent. Mais il faut prendre le risque.» Bâtir, rebâtir encore malgré le spectacle décourageant des immeubles en construction déjà bombardés. Si les propriétaires hésitent aujourd'hui de plus en plus, les particuliers eux s'adonnent volontiers aux joies de l'aménagement intérieur.

«Nous étions un peuple de gens qui vivions le nez dehors et accordions peu d'importance à notre intérieur. Avec la guerre, cela a changé, constate Simone, nous découvrons les plaisirs de la décoration. Ce repli vers le nid, d'autant plus fort que la dégradation extérieure s'accroît, nous apporte à nous architectes des commandes de rideaux, canapés, remodelage de l'espace.»

Avec quels yeux, Simone voit-elle encore sa ville? «Je ne remarque plus la saleté, les immeubles éventrés. Les images de Beyrouth tel que je l'ai connu avant se superposent sauf lorsque je vais à l'étranger quelques jours et que je rentre. Là, à chaque fois, c'est le choc.

puis après quelques temps de séjour ici, la réalité s'estompe».

### **TRAIN FANTÔME: L'HORREUR POUR LE PLAISIR**

**D**imanche, les habitants vont se balader le long de la corniche, fierté de Beyrouth-ouest.

Sur les terrasses des restaurants, face à la mer, on déguste les traditionnels «mezzés», série de plats variés qui composent le menu, à base de taboulés à la menthe fraîche, d'hommos à l'huile de sésame ou de chich kebab.

Même aux pires moments de la guerre, on n'a jamais manqué de bons plats. S'enorgueillit un restaurateur. Au dessert, on déguste les karabes, ces sublimes gâteaux fourrés aux pistaches que l'on trempe dans une crème de yaourt parfumée à la rose.

Les femmes fument le narguilé, cette longue pipe reliée à un flacon d'eau aromatisée dans laquelle passe la fumée du tabac.

Un peu plus loin, le parc de attractions pour les enfants, à proximité de la mer. En route pour la grande roue ou pour la coupée qui emmène voler les courageux, petits et grands, dans sa large jupe ondoyante.

Mais le préféré des bambins, c'est le train fantôme, décoré à l'extérieur de portraits effrayants, un up en maillot de bain arbore une tête de salette ou monstre bavant du sang. Catapultés dans un long tunnel tout en dérapages et détonations surprises, les enfants rient aux éclats et déboulent à l'air libre, ravis de s'être donné le grand frisson. Un frisson pour le plaisir...

En d'après-midi, le ciel prend une couleur rose bleuie, l'air doux pour la saison invite les promeneurs à flâner encore sur la corniche. Les lampadaires triples jettent une lumière inattendue en ces temps de restrictions d'électricité. Un cortège de mariage passe en voitures et les klaxons joyeux font se retourner les badauds. Une dame se fraye un passage dans les embouteillages, un



Salades vertes contre sacs de sable, matinée de soleil sur fond de canonnade, la vie qui va, et puis s'en va



tout des marchands de valises. Migrations internes, exode: tel est le triste sort des Libanais aujourd'hui.

carton de pâtissier à la main. Quelques dragueurs, vitres baissées, musique disco à plein tube, avancent lentement sur la chaussée. Rien que de très banal, de très anodin! S'il n'y avait le couvre-feu à vingt heures qui fait soudain hâter le pas et le «New Jersey» en rade canons pointés, on oublierait la guerre. La guerre, cet après-midi, tout le monde l'a oubliée.

#### LE COUP DE FOUDRE SOUS LES BOMBES

Papou descend de la montagne. Pas à cheval, en voiture, à travers les embouteillages, les chicanes d'une armée, puis de l'autre. Papou, le dimanche, retape la maison de campagne qu'elle a héritée de son grand-père, près de Byblos. Ce n'est pas seulement par goût de l'air pur, mais par souci de la sécurité. Si cela va trop mal, elle y installera ses deux enfants âgés de quatre ans et dix-huit mois. «Jusqu'à maintenant, ce village a été isolé des coups. On dirait qu'il a été oublié.»

Papou est une styliste bien connue dans son pays. Pull en angora gris brodé de perles, cheveux tirés en arrière, serre-tête de soie grise, elle aurait l'air très orientale si sa minceur, son pantalon à l'occidentale ne venait rappeler que les Libanaises ont un pied de chaque côté de la Méditerranée.

Que fait Papou la styliste entre deux bombes? Elle crée et fait réaliser des costumes pour la prochaine comédie musicale de son frère, le metteur en scène Roméo Lahoud. «Nous sortirons le spectacle dès que nous le pourrons. L'année dernière a été la première au cours de laquelle nous n'avons rien produit.»

Ce nouveau spectacle n'a pas de titre encore, mais on sait que ce sera un grand show qui donnera aux Libanais la nostalgie de leur pays, la nostalgie d'un temps où ils pouvaient circuler librement entre Baalbek et Saïda, Tripoli et la Bekaa. Musique folklorique libanaise, costumes inspirés de ceux que por-

taient les hommes de Fakkredine, héros du XVII<sup>e</sup>. Allégorie sur l'identité nationale, au moment où le pays part en lambeaux. Angoisse devant cette menace suspendue au-dessus de la tête des Libanais: la partition. «Si Baalbek s'en va, si le Sud s'en va, ce sont des membres de notre corps qu'on coupe.» Papou est mariée depuis peu. A un chirurgien, héros de la guerre. Pendant des mois et des mois, il n'a pas quitté son hôpital, pratiquant des massages du cœur, sauvant des vies humaines. «Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre sous

danienne. Au Liban, tout se militarise, même le prêt-à-porter. Papou fait partie de ces Libanaises qui mènent rondement leurs affaires. Entreprises, commerces, administration, les femmes, les chrétiennes en particulier, sont nombreuses dans la vie économique. Mais dans la politique, zéro. Pas une femme. En Jordanie, pays voisin, une femme vient d'être nommée ministre de l'Information. Et c'est une femme d'origine libanaise. Cela a fait grand bruit dans tout le pays. Les femmes émancipées, s'inquiètent aujourd'hui



Papou, la styliste: dans son atelier, costumes pour comédie musicale.

les bombes... Je me souviens même être restée seule dans cet appartement, en plein bombardement, tout à fait inconsciente du danger, éblouie par notre rencontre-coup de foudre; rien d'autre n'avait d'importance.»

Papou et son chirurgien de mari auraient été autrefois des locomotives de la vie mondaine. Mais aujourd'hui, avec le couvre-feu, les bombardements, les menaces d'explosions, on ne fait plus guère «la bombe» à Beyrouth. «On organise tout de même encore des petits dîners, dit Papou. Mais rarement plus de dix personnes... Il faut bien, pour ne pas crever de la tête. Et quand on se marie, maintenant, c'est fini. Un petit cocktail, et l'affaire est faite, chacun rentre vite chez soi.»

Alors, les robes du soir, les robes de mariée que fabriquait l'atelier de Papou? Terminé. Ce qui marche aujourd'hui, ce sont les uniformes. Pour les hôtesses de l'air et les pilotes de compagnies d'aviation. Et puis elle a confectionné des uniformes de parade pour les armées libanaise et jor-

de l'islamisation du Liban, de l'influence toujours plus forte de l'Arabie Saoudite et des doctrines fondamentalistes musulmanes. Le caractère occidental de ce pays du Moyen-Orient et sa composante, l'émancipation des femmes, sont aussi en jeu dans cette guerre civile et internationale qui n'en finit pas.

#### AUTRE BATAILLE DE BEYROUTH: LA CONQUÊTE DES KAVEHACHES

Chez le correspondant libanais d'un quotidien français. Seuls les journalistes, les médecins et les employés de la défense civile ont le droit de circuler après le couvre-feu, à vingt heures. Etrange impression que cette ville plongée dans le noir — pas d'éclairage public —, que ces rues animées du seul ronronnement des générateurs d'électricité.

Appartement de classe pour ce correspondant qui sous-loue depuis quelques mois à la veuve d'un militaire français. Son appartement à lui: réquisitionné par le commandement des forces

italiennes. Résultat: un Beyrouthin déplacé de plus. Vivre dans sa propre ville, avec aux murs les souvenirs des autres, ce n'est qu'une avanie légère, mais c'est un élément d'inconfort psychologique.

Une dizaine d'invités à ce dîner. La politique est au centre des préoccupations, l'avenir du Liban, le jeu des grandes puissances, d'Israël et de la Syrie. Et soudain, dans un coin du salon, on se met à parler Kwh (prononcez kavéhache). Le Kwh fait partie du vocabulaire beyrouthin au même titre que les RPG (petit obus) et les orgues de Staline (grosses roquettes). «Alors, t'as combien de Kwh? T'as du dix ou du quinze?» Partout dans Beyrouth, la lutte quotidienne pour les Kwh prend autant de place que les interrogations sur le futur. Huit câbles de haute tension sont endommagés, et on ne peut les réparer car les combats continuent dans cette zone.

L'électricité est donc rationnée: six heures par jour (par roulement selon les quartiers: 6-12h, 12-18h ou 18-24h), plus, chaque nuit, de minuit à six heures du matin. On aura donc des kavéhaches deux fois par semaine pour inviter ses amis ou regarder la télévision. Comme les Beyrouthins ont peu de goût pour les lampes à pétrole et les camping-gaz, ils se sont rués sur les générateurs. A tel point que certains se demandent si les ratés de la fée électricité n'ont pas été créés délibérément par un gang, celui

ce féroce. N'empêche que, depuis six mois, tous font fortune.

«Alors ton générateur, il te permet de faire tourner la machine à laver sans éteindre la télé?» «Tu as un générateur d'immeuble. Qu'est-ce que vous avez décidé? Faire fonctionner l'ascenseur ou laisser les gens monter à pied pour pouvoir faire tourner les machines?»

De nombreux immeubles comptent au moins dix étages. Il faut monter les bébés, les provisions. Certains se sont installés des monte-charge par la fenêtre, mais on ne peut y installer les bébés... Avec cette électricité au compte-gouttes, on déplace les heures où l'on vit. On s'endort vers neuf heures, peu après le couvre-feu (si le bruit des canons s'est tu), et on se réveille vers deux heures du matin, pour lire, regarder la télévision. Beyrouth est hyper-équipée en magnétoscopes (résultat des pillages, nombreux sont ceux qui les ont achetés à bon prix). On se projette des films d'aventures, des romances, du porno...

Ou bien, autre solution: on attend minuit pour se coucher, et avant de s'endormir on fait tourner la machine à laver. Epuisante, la vie quand elle est restreinte du côté des kavéhaches.

Rien n'est simple à Beyrouth. Vous ouvrez un annuaire téléphonique pour passer un coup de fil, et vous vous apercevez que l'annuaire date de 1972. Aucun annuaire n'a été publié depuis cette date. Une équipe tra-

détruits où restent des lignes, les nouvelles adresses des détenteurs de lignes, les lignes squatterisées, les branchements illégaux. Ce nouvel annuaire vient d'être publié, il se vend cher, presque le prix d'un livre d'art...

#### «TU SORS QUAND MÊME ET TU MARCHES VITE. PUIS TU TE DIS: A QUOI ÇA SERT DE MARCHER VITE.»

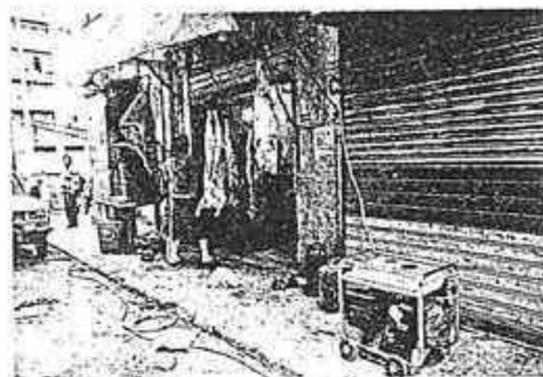
Au milieu de la nuit, à deux heures du matin, la foudre s'est abattue sur la ville. Aux premiers grondements du tonnerre, aux premières lueurs des éclairs, on sursaute. «Ça y est, ça bombarde, c'est tout près...»

Puis la pluie dégringole. Ouf... ce n'était rien que les «bombes de Dieu». Un orage qui éclate en pleine nuit, et ce sont des milliers de Beyrouthins qui s'éveillent, le cœur battant la chamade. Ils devraient savoir pourtant, un orage, ça se reconnaît...

«Pas forcément, dit le portier de l'hôtel. Et puis, ajoute-t-il avec un triste sourire, on a déjà vu ici des orages accompagnés de véritables bombardements.»

Les bombes de Dieu et les autres, les voitures piégées, les combats dans les rues, les franc-tireurs et les miliciens, mais comment arrivent-ils encore à vivre, à sortir de chez eux, à marcher dans les rues, les habitants de cette ville maudite? Réponse d'un étudiant rencontré sur le campus de l'université américaine:

«Ecoute, au début tu penses qu'il vaut mieux sortir à plusieurs, le nombre ça rassure, mais c'est une protection illusoire. Là où la bombe tombe, qu'importe que tu sois avec d'autres. Tu décides donc de sortir seul et tu marches vite, et puis tu te dis: mais à quoi ça sert de marcher vite, cela ne fait pas dévier la trajectoire de l'obus, alors tu ralentis et si instinctivement tu pliais la nuque, tu la relèves, c'est une défense dérisoire, alors tu sors et tu marches tranquillement en priant le ciel qu'il t'épargne.»



Dans la rue: un générateur tout neuf, et son inimitable ronron.

des marchands de générateurs. On devient facilement parano après neuf ans de guerre. Peu probable toutefois, car les différentes marques se livrent une concurren-

veille depuis deux ans pour redonner aux Beyrouthins un annuaire du téléphone à jour.

Cinquante personnes pour recenser les immeubles partiellement

## VIVRE A BEYROUTH. L'obus qui fracasse la cuisine pendant que vous êtes dans la salle de bains, celui qui traverse la chambre des enfants. A aucun moment, vous n'êtes en sécurité.

Fatalistes, s'ils ne l'étaient déjà par nature, les Libanais le sont devenus. « Neuf années de guerre, on ne peut pas vivre comme des rats, s'indigne une jeune femme, on ne peut passer son temps cloué dans les abris ou tremblant chez soi. Si on doit mourir, au moins que ce soit à l'air libre. »

Fataliste mais pas suicidaire. Le Beyrouthin vit l'oreille collée à son transistor qui le tient au courant en permanence de la situation des combats. Le matin avant de partir au travail, il s'informe. Le quartier est calme. Il part et accompagne ses enfants à l'école ou les confie au car de ramassage scolaire.

Mais les artilleurs n'ont pas coutume d'envoyer des bristols pour prévenir d'un assaut. Pas d'« alerte », les sirènes sont hors d'usage. Parfois ça commence à « taper » comme disent les habitants, alors qu'ils sont en chemin. Il faut décider vite. Continuer ou revenir sur ses pas. Et lorsqu'on se trouve coincé dans un embouteillage, la panique n'est pas loin. Et les enfants? Faut-il les laisser à l'école ou se ruer pour aller les chercher, ce qui se révèle souvent un mauvais calcul car on s'expose plus longtemps dehors.

Que les habitants de Beyrouth aient acquis une certaine « habitude » de la guerre, c'est certain. On ne vit pas des années de bombardements sans être capable un jour de discerner un avion de ligne régulière d'un chasseur bombardier.

Ce matin, un article pratique sur ce thème dans le « Nouveau Magazine » qui titre non sans humour: « Le choc du présent, tout sur les avions qui sillonnent notre ciel. Désormais en fixant le ciel, vous saurez immédiatement quel type d'avion pourrait vous tomber sur la tête. » Suit une présentation détaillée, avec schémas, de tous ces oi-

seaux carnassiers. Chaque Beyrouthin compose avec le danger. « C'est ce que vous avez le plus de mal à comprendre, vu de France, explique notre interlocuteur. Quand les détonations sont sourdes, cela signifie pour nous que là où nous nous tenons, nous sommes en sécurité, ou si vous préférez moins en danger que ceux qui les entendent de très près. Lorsqu'on entend le bruit d'un RPG ou d'un tir au canon 120, on sait que cela frappe près du lieu de tir, ce n'est pas très dangereux. En revanche, on se méfie



Jacqueline, l'avocate, sur les marches du Palais brisées par un obus.

des orgues de Staline qui lancent douze roquettes à la fois, loin et sans grande précision. » Mais cette relative maîtrise du danger peut très vite déraiser et se transformer en déroute.

L'oreille a beau s'être exercée mille et mille fois sur le sifflement des balles ou le sillage des obus avec le son particulier du départ et celui de l'impact à l'arrivée, il reste l'insurmontable. Quand vous êtes surpris ou lorsque vous êtes placé en direct sous le feu. Pendant les bombardements, explique un médecin libanais qui tient une consultation hebdomadaire pour Frères des Hommes, les gens vomissent, vont sans cesse aux toilettes, les enfants sont très pâles. Lorsque le danger est pressant, on descend dans les abris quand ils existent ou on se réfugie dans la cage d'escalier. Personne, non vraiment personne ne s'habitue à la guerre. » Constamment la rupture

entre la normalité et l'angoisse. Chaque jour des gens sont tués ou blessés et chaque Beyrouthin est passé, à un moment ou à un autre de la guerre, très près de la mort. Combien de maisons endommagées, de façades criblées de balles, de murs éventrés, l'obus qui fracasse la cuisine pendant que vous êtes dans la salle de bains, celui qui traverse la chambre des enfants en passant miraculeusement entre les deux lits, les vitres qui se brisent lors d'une explosion, la voiture piégée qui se désagrège alors que vous venez de la dé-

passer.

« A aucun moment, nulle part, vous n'êtes en sécurité, explique notre étudiant, et c'est épuisant. Usant aussi cette alternance de guerre et d'accalmie au fil des jours. Des canons silencieux pendant deux ou trois jours et c'est Beyrouth qui respire, les rues qui s'animent mais dans le même temps, une autre angoisse s'insinue. Pourquoi est-ce si calme? Quand cela va-t-il basculer à nouveau? Comme si la trêve impliquait ailleurs une accumulation de violence prête à déferler. Sur la ville. »

### « MAIS DITES-MOI POURQUOI ON SE BAT COMME ÇA? JE N'EN PEUX PLUS. »

Maisons délabrées, fondrières, carcasses de voitures dans les rues, Bourj el Barajneh, la banlieue sud, habitée principalement par des chiïtes, offre le triste spectacle d'un quartier déshérité.

Aux murs, des portraits de l'imam Khomeiny et de Moussa Sadr, chef spirituel des chiïtes du Liban et fondateur du mouvement « Amal ».

Ne pas confondre pourtant les chiïtes libanais avec les extrémistes iraniens. Les revendications d'Amal: le départ des Israéliens du sud du Liban, plus de justice sociale et de participation pour leur communauté qui est, en nombre, la plus importante du Liban. A quelques pas du quartier général d'Amal, où de jeunes garçons armés de Kalachnikov montent la garde, se trouve une école privée, pour garçons et filles du quartier. Fawzia Diya, la directrice, est le vivant portrait du désespoir. Dans son bureau glacial (pas d'électricité, pas d'argent pour le chauffage), elle garde son manteau en forme de cape. Elle ne tient pas assise. Elle se lève, ses bras s'agitent comme les ailes d'une chauve-souris:

« On veut détruire notre école. Je ne peux plus éduquer mes enfants... Mais dites-moi, pourquoi est-ce qu'on se bat les uns contre les autres comme ça? Je n'en peux plus! » L'école compte six cents enfants en temps normal. Actuellement, il n'en reste que deux cents. Les parents ont peur et préfèrent garder leurs enfants chez eux. Et qui ne vient pas, ne paie pas. Plus de subventions du pouvoir libanais, l'école est étranglée.

Les bras s'agitent de nouveau. « Mais, dites-moi, comment je vais faire pour payer mes enseignants? » L'école a été bombardée plusieurs fois. Le soir, les enfants apprennent leurs leçons à la lueur de la bougie. Tenir à bout de bras l'éducation de ces enfants socialement défavorisés, leur faire apprendre, contre vents et marées, l'anglais, l'arabe et les mathématiques, c'est une tâche surhumaine devant laquelle,

ce matin, Fawzia Diya est prête à renoncer.

Banlieue sud chiïte, zone Est chrétienne, un point commun au moins: la désorganisation des écoles. Malou est une jeune institutrice du collège Nazareth à Beyrouth-est. Quand nous la rencontrons, panne d'électricité, thé aux chandelles. Du fait des intenses bombardements de la semaine précédente, son école est fermée.

« Depuis la rentrée en octobre, j'ai dû voir les enfants douze ou treize jours, c'est à peine si je connais leurs noms. Au cours de ces douze jours de classe, nous avons dû descendre trois fois à l'abri dans le parking. Il faut organiser la chaîne d'alerte, descendre étage par étage, éviter les bousculades. Le parking qui nous sert d'abri est complètement obscur. Alors certains gosses fondent en larmes, d'autres se mettent à hurler. Mais quelques-uns sont formidables, ils inventent des jeux pour calmer ceux qui ont peur... »

« Une fois, les enfants ont dû rester cinq heures à plat ventre sous les tables. Au début ils croyaient que c'était un jeu et se relevaient brusquement en chahutant. On les a évacués la nuit par des échelles de corde, quand les franc-tireurs ne pouvaient plus les distinguer. »

Ecoles fermées, crainte des déplacements, beaucoup des enfants du quartier dont les parents ont suffisamment de moyens, ont aujourd'hui des répétiteurs à la maison. Les enfants dans le cocon, ici comme ailleurs, la vie rétrécie...

Malou l'institutrice à vingt-cinq ans, un joli visage triste. Fiancée, elle doit se marier bientôt, mais, dit-elle, « l'angoisse, ça pourrait tout, on n'arrive plus à profiter d'aucune joie... Sa crainte actuellement: déménager, quitter sa mère pour aller habiter avec son mari. Celui-ci travail

(Suite page 13)

## VIVRE A BEYROUTH. L'échange de quelques politesses, une saucisse à la main, fait figure d'acte de foi et le cocktail à l'heure de la sieste tient lieu de thérapie collective.

le tard le soir. «Je serai souvent seule, cela me panique», dit-elle. Les événements ont rapproché les familles, on se serre autour du foyer. A la bourse des valeurs sociales, l'autonomie n'a plus la cote. La situation de l'immobilier n'arrange guère les choses puisqu'il est très difficile pour un jeune couple de trouver un studio. Les immeubles non démolis sont rares, les nouveaux loyers élevés. Alors, on reste avec papa-maman, dans une enfance qui se traîne en longueur...

### DES MILLIERS DE HANDICAPES DANS BEYROUTH-LA-PRISON

Dans la direction de l'aéroport, se trouve le quartier de Cola, ainsi nommé parce que c'est là que se trouvait la fabrique de Coca-Cola, aujourd'hui détruite. Cola, composé de petits immeubles, ne se distingue guère d'autres quartiers de Beyrouth-ouest, sinon qu'il est habité, en grande majorité, par des musulmans d'origine sunnite. Dans ce quartier, depuis la guerre, des femmes ont pris

Jeunes mères avec bébés, vieille femme devenue «Hadji» parce qu'elle a effectué le pèlerinage à La Mecque, elles sont assises en rond, détendues, elles fument, boivent du café. Elles parlent des bombes, des enfants, d'elles-mêmes. Autrefois, on se retrouvait rarement, maintenant, c'est trois ou quatre fois par semaine.

«On a trop peur de sortir», dit Randa, la plus jeune du groupe, la seule qui parle anglais. «On reste ici, entre nous, on se sent plus en sécurité.» Randa n'a pas quitté son pâté de maisons depuis trois semaines. Trois semaines qu'elle n'a pas promené son bébé de cinq mois. Pas de bombardements pourtant dans ce quartier de la ville, mais la guerre n'est pas loin. «Nous sommes dans une prison ici, dit Randa. Autrefois, on sortait, on allait faire des pique-niques.»

«Beyrouth-la-prison», cela revient dans toutes les conversations, à l'est, à l'ouest, dans la banlieue sud. Sortir, mais où irait-on? Ceux qui ont les moyens de sortir, 10% de

leur faute, si seulement ils partaient, nous serions en paix...» «On ne déteste pas les chrétiens, dit Randa, nous vivons avec eux, certains sont nos amis. Nous savons bien qu'ils ne sont pas tous phalangistes.» La fille aînée de Randa fréquente une école chrétienne, tenue par des sœurs, comme beaucoup d'écoles au Liban. «Cela n'a aucune importance...»

«Ce pays était un paradis», dit Randa. Les larmes ne sont jamais loin quand les Beyrouthins vous parlent de l'Eden perdu. «Quand croyez-vous que nous aurons la paix? Dans cinq ans peut-être?» A tant avoir espéré, elle n'ose plus penser que cela pourrait arriver dans un mois, dans un an.

Paradis perdu pour Nawal Shiayto, la tante de Randa, très belle femme au visage resté lumineux malgré les épreuves. Il y a quatre ans, elle faisait ses courses dans une épicerie, quand une bombe a explosé à quelques mètres de là. Un éclat est entré dans la boutique et l'a atteinte à la jambe. L'amputation fut nécessaire, sous le genou.

Son mari, directeur d'un magazine en langue arabe, terrassé de chagrin, mourut d'un cancer, l'année suivante. Depuis, Nawal est allée aux Etats-Unis où son fils étudie la médecine, pour remplacer sa jambe perdue. Mais les prothèses coûtent cher, et, depuis la mort de son mari, l'argent s'est fait rare.

A Beyrouth, la guerre est dans les têtes, mais elle est aussi dans les corps. quarante mille handicapés physiques au Liban, et personne ne paie pour les prothèses, pas plus d'ailleurs que pour la rééducation. Pour Nawal, la solution est arrivée, il y a trois mois, quasi miraculeuse: «Les Italiens, de la force multinationale, dit-elle, ont recensé tous les handicapés physiques du quartier, et ils ont posé, gratuitement,

des prothèses à tous ceux pour qui cela était possible.» Nawal réussit à marcher maintenant, et comme une partie de la population à Beyrouth, elle gardera un souvenir chaleureux de la présence italienne.

### «LA GUERRE DE CENT ANS A BIEN CESSE UN JOUR.»

Le ciel est lourd. L'après-midi ne fait que commencer, mais déjà c'est l'heure du cocktail. Il faudra être de

cisse de Bavière à la main, fait figure d'acte de foi, le cocktail en tenue de soirée à l'heure de la sieste, de séance de thérapie collective.

Summerland est un refuge. On s'y ressource, on y reprend des forces. Conçu à l'origine pour la clientèle internationale d'affaires et de loisirs, Summerland est aujourd'hui le lieu où les Beyrouthins aisés oublient la guerre, retrouvent le paradis perdu. Le bâtiment principal de



Simone, l'architecte, imagine un Beyrouth qui renaît de ses cendres.

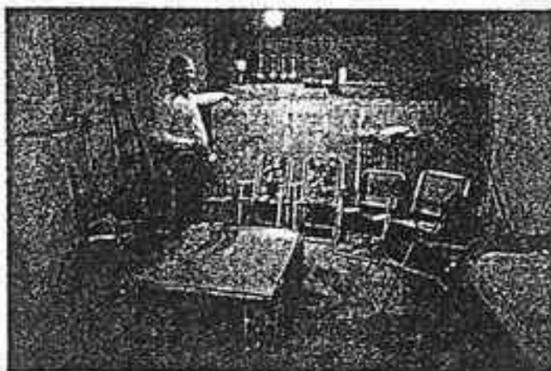
retour chez soi avant le couvre-feu. L'une après l'autre, les longues voitures américaines déversent leur contingent de bonne société beyrouthine et de notabilités étrangères: M. l'Ambassadeur d'Italie, M. l'Ambassadeur d'Allemagne... Robes noires décolletées, vestes de vison, on inaugure aujourd'hui la quinzième allée de l'épicerie de luxe de Summerland, gigantesque complexe hôtelier, véritable ville dont les 30 000 m<sup>2</sup> sont plantés au bord de la mer, au sud de la ville.

Petites saucisses, pâtés délicats, strudels de différents calibres, l'événement serait banal si on ne se trouvait à deux pas d'immeubles en ruine, à trois de bidonvilles dignes de Calcutta, et si l'on n'entendait au loin les coups sourds des bombardements qui persistent sur le front sud.

«Un cocktail comme celui-là, dit un architecte, nous aide à tenir le coup... Nous ne pouvons pas nous arrêter de vivre.» L'échange de quelques platitudes, une sau-

Summerland est fait d'un corps principal et de deux ailes qui oblitèrent totalement la vue de chaque côté. Avec ces œillères, on n'aperçoit plus ni les ruines ni la misère. Seules s'offrent aux regards la mer et le luxe: miroirs anciens, bar en bois de rose, tapis de soie, statues centenaires, portes aux incrustations précieuses, lustre de cristal de quinze mètres de diamètre... Sans compter les trois piscines, les cinq restaurants, les boutiques raffinées, le club de bridge aux profonds fauteuils de cuir, la salle de massage avec son jacuzzi (bain californien), etc.

Dans ce palais des Mille et Une nuits, seules quelques chambres sont occupées, mais quatre cent cinquante employés travaillent à temps plein. Le bar est vide, qu'importe, le pianiste joue chaque après-midi. Le «Coffee shop» ne voit que quelques clients par jour. Cela n'empêche pas les serveurs en tenue traditionnelle arabe de se tenir prêts à servir le café à tout instant.



Abri de luxe avec matelas et sièges. Tous n'ont pas cette chance.

l'habitude de se réunir. Elles se retrouvent. Chez l'une, chez l'autre. Ce sont des sœurs, des cousines, des voisines. Viennent aussi les tantes, la grand-mère. Rarement plus d'une dizaine de personnes, l'équivalent du nombre de narguilés dans chaque maison. Fauteuils ventrus à fleurs, rideaux de voile, le décor — narguilés mis à part — pourrait être celui d'une famille moyenne française.

la population peut-être, vont en Europe, en Amérique, changer d'air.

Pour les 90% qui restent c'est l'enfermement dans cette ville où chacun a peur de l'autre, où chacun croit, non sans arguments, que l'autre veut sa destruction.

A Cola, l'ennemi, ce sont les kataeb (les phalanges). Toutes veulent parler en même temps. De longues phrases en arabe sont ponctuées de ce seul mot: kataeb... «C'est

(Suite page 140)

## VIVRE A BEYROUTH. On regarde beaucoup la télévision. Emission favorite de nombreux habitants: «L'Ecole des Fans». «Ils sont tellement mignons, ces petits enfants français...».

Parmi tous les Libanais qui naviguent à contre-courant des événements, et qui préfèrent l'amnésie au désespoir, les frères Saab, les propriétaires d'origine druze du Summerland, ont droit à une mention spéciale. Marguerite Duras avait intitulé un de ses romans «Détruire, dit-elle». Leur saga à eux, les Saab, pourrait s'intituler: «Reconstruire, disent-ils». Summerland détruit par l'aviation israélienne dans le courant du terrible été 82, fut totalement rebâti en quelques mois. Pas un bouton de porte ne manquait. On avait même rajouté une piscine. Et en juillet 83, à nouveau la catastrophe: une voiture piégée, chargée de 150 kg de TNT. Quatre morts, seize blessés. Qui a fait le coup? Khaled Saab ne veut pas «parler politique». «Summerland a toujours été un lieu neutre, où se retrouvaient toutes les communautés.» Les ouvriers ont repris leurs truelles et on a réparé, réinstallé les miroirs et les lustres de cristal. Pourquoi? Parce que les frères Saab croient au Liban, à sa vocation de pont entre diverses parties du monde, de poumon du Moyen-Orient, et aux talents des Libanais de toutes confessions. «La guerre de Cent Ans a bien fini, celle-ci se terminera un jour. Et notre climat sera toujours aussi attirant...»

### PLUS DE DALIDA, MAIS PROUST ET PAGNOL A LA BOUGIE

Elle entre en trombe dans son bureau. Son visage à la Zizi Jeanmaire est d'une extrême pâleur. «Tu te rends compte, lance-t-elle à la jeune journaliste qui partage son bureau, ils ont détruit "l'Ajami"!» «Le restaurant "Ajami"? C'est un attentat?» «Non, dit-elle, c'est l'Etat libanais. Ils veulent faire un tunnel...» Rénovation oblige. Marie-Thérèse Arbid est en colère. Mince sil-

houette tout de noir vêtue, elle est responsable de la page culturelle de «L'Orient-Le Jour», l'un des deux quotidiens de Beyrouth en langue française. Le restaurant «Ajami» avait été très endommagé par les combats en 1975, mais elle pensait que, comme tant d'autres immeubles, il renaîtrait de ses cendres. Avec la démolition totale de l'édifice par les bulldozers, c'est un symbole du paradis libanais qui disparaît.

«Si vous saviez, dit-elle, "l'Ajami" était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La vie ne s'arrêtait jamais. Le Tout-



Pierre, le libraire, devant la première librairie Antoine au centre ville.

Beyrouth se rencontrait pour dîner à "l'Ajami" en robe longue et tenue de soirée, à partir de deux heures du matin... Dalida venait souvent chanter au Liban. Tout le monde l'adore au Moyen-Orient, et quand elle venait, elle s'attablait tous les soirs à "l'Ajami".»

Aujourd'hui, les chanteurs ne prennent plus le chemin de Beyrouth. «Comment pourraient-ils chanter, et pour qui, avec ce couvre-feu?» Marie-Thérèse Arbid, c'est encore une de ces Beyrouthines qui ne veulent pas laisser le bateau sombrer. «Mon problème à moi, c'est comment, sous les bombes, réussir à remplir huit colonnes d'informations culturelles et de potins sociaux. Eh bien, depuis neuf ans, cela n'a jamais été aussi difficile.»

Neuf ans de malheurs accumulés. Puis l'espoir étouffé: «Pendant six mois, de la fin 82 au printemps 83, la vie avait re-

pris, concerts, expos, soirées mondaines. «L'année dernière à la même époque, dit Marie-Thérèse Arbid en montrant le carnet de rendez-vous où elle classe tous ses cartons d'invitations, mon carnet était très épais. Aujourd'hui, rien, regardez mon carnet, il est complètement plat... Si les colonnes de Marie-Thérèse Arbid ont de la peine à se remplir, la librairie Antoine ne désemplit pas. La culture n'est plus occasion sociale, mais activité privée, intimiste. On lit le soir à la bougie ou à la lampe à pétrole. Depuis l'établissement du couvre-feu,

en octobre dernier, les ventes de livres, de livres français en particulier, ont augmenté de façon spectaculaire.

Raymond Aron, Marek Halter, Jean-François Revel pour la politique. Des romans, des auteurs libanais, des ouvrages en langue arabe. Les Libanais ont redécouvert le plaisir de la lecture. L'un vous dira qu'il a lu tout Proust, l'autre toute l'œuvre de Pagnol.

Pierre Naufal est le frère d'Antoine, fondateur du groupe de librairies du même nom. Ses soirées ressemblent à celles de beaucoup de Beyrouthins: «Je prends un whisky, deux whiskies, c'est devenu une habitude, et je m'endors vers neuf heures. Puis vers deux heures du matin, je me réveille et je lis. Je lis toute la presse, tous les magazines.»

Boulimie de nouvelles, d'informations venues d'ailleurs, ses clients sont très informés de l'actuali-

té du livre en particulier. «Ils ont lu un compte rendu dans un journal, ils veulent le livre tout de suite. Ils ne se rendent pas compte des difficultés que nous avons. Quand l'aéroport est fermé, nous devons faire transiter les bouquins par Chypre.

«De Paris à Chypre en avion, puis de Chypre à Beyrouth en bateau. Il faut dédouaner les containers, entre l'aéroport et le port, certains se perdent; c'est une véritable épopée. Mais le Beyrouthin veut ses nouveautés. Il a entendu parler d'un livre à «Apostrophes», il veut le lire très vite.»

Car on regarde «Apostrophes» à Beyrouth (quand les émissions en langue française ne sont pas suspendues). Autrefois, l'émission était diffusée le soir même grâce au satellite de télécommunications. Maintenant celui-ci est aux mains des Syriens. Il faut donc attendre quelques semaines pour écouter André Bercoff (Libanais d'origine) ou Soljenitsyne.

De nombreuses émissions françaises sont projetées au Liban, avec sous-titres arabes. La préférée de nombreux Beyrouthins, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, c'est «L'Ecole des Fans». «Ils sont tellement mignons, ces petits enfants français...» «Des films policiers, dit une femme, «Starsky et Hutch», par exemple, on a ça en bas de chez nous tous les jours, on n'a pas besoin de voir cela à la télé.» Alors, quand l'électricité est en panne, on branche sa petite télé portable à la batterie de la voiture pour ne pas manquer «L'Ecole des Fans»...

### PAS DE TÉLÉPHONE, DES WALKIES-TALKIES ET LA BANQUE AU JARDIN D'ENFANTS

La liberté se réfugie dans l'imaginaire. Les créatifs de la dynamique agence Roux, Séguéla, Cayzac et Goulard, dont la filiale à

Beyrouth a été créée pendant la période euphorique de fin 82 ont compris la leçon. L'évasion est l'axe de toutes leurs campagnes «Littéralement, au Liban, on vit de rêve», résume un des responsables de l'agence, Hares Shebab.

Ainsi la publicité pour la Saab, voiture suédoise, a-t-elle misé sur «l'échappée sauvage». Pour un Beyrouthin coincé dans sa ville, prisonnier des embouteillages et des barrages, et qui rêve de la montagne si proche mais désormais inaccessible, c'est un slogan irrésistible. Pour la Redoute, le bon rapport qualité-prix qui fait tilt chez les Français est relégué au rang des arguments de luxe. Pour le Liban, l'accroche, c'est «Paris défile à domicile». Si vous ne pouvez y aller, Paris vient chez vous, dans votre salon...

Pendant l'été 83, le gouvernement a lancé un appel au civisme des Libanais afin qu'ils gardent leur ville propre malgré les décombres («Alors, on s'encrasse ensemble?»). Une journée du Soleil était prévue pour remonter le moral des habitants. Sans cesse reportée. «On ne peut tout de même pas inciter les gens à sortir fêter le soleil sous une menace permanente de bombardements et d'attentats.»

Pareil pour les projets d'affichage dans les rues. Abandonnés. Qui s'attarderait encore devant une publicité? La télévision est un meilleur véhicule. Quand elle fonctionne! Afin de toucher un large public malgré les restrictions d'électricité, la télévision libanaise offre deux passages gratuits pour un passage payant. «Trente secondes de magie, des petites compensations qui nous aident à vivre», conclut Hares Shebab qui se félicite par ailleurs des 45% d'augmentation de son chiffre d'affaires pour l'année 1983.

Pendant les moments les

(Suite page 144)

## VIVRE A BEYROUTH. Bravant les intempéries, les barrages militaires, les menaces téléphoniques, les «Folles de Dare El Fatwa» vont demander des nouvelles de leurs disparus.

plus difficiles de la guerre, les capitaux libanais et étrangers n'ont cessé de fructifier, le port conservait une intense activité, l'argent liquide abondait dans la ville. «Le génie d'un peuple,

«Quand le bâtiment va, tout va.» A Beyrouth le bâtiment va, les marchands de béton se frottent les mains et les vitriers font fortune, mais les autres secteurs de l'économie battent de

Devant les objectifs des photographes, elles se bousculent et brandissent les photos de leurs disparus. Des dizaines de petites photos enveloppées dans du papier de soie froissé, qui sortent des poches, des portefeuilles élimés. Souvent plusieurs hommes dans une même famille. Les femmes supplient les journalistes: «Je vous en prie, écrivez son nom dans votre journal, pour que l'on sache.» Hassan Zara, Karam Saifidi, Walid Kamel, Youssef Salima... un cahier entier n'y suffirait pas. Ces hommes n'étaient ni des combattants ni même des militants politiques. Simples civils, ingénieurs, ouvriers, artisans, leur arrestation ne s'explique que par la volonté de terroriser tous les opposants, musulmans palestiniens et même chrétiens hostiles aux forces phalangistes.

Une mission d'enquête de la Fédération internationale des Droits de l'Homme a rendu un rapport accablant sur ces arrestations et enlèvements intervenus surtout après l'invasion israélienne de l'été 82.

Sur la demande du Comité des femmes de disparus, la Croix Rouge a été sollicitée pour visiter les détenus dans les prisons phalangistes et aussi ceux, en plus petit nombre, prisonniers du PSP de Walid Joumblatt et du groupe chiite Amal. Dans la perspective d'un échange d'otages.

«Mais que laissera-t-on voir à la Croix Rouge? s'interroge Waddad. Beaucoup de disparus ne sont-ils pas déjà morts, comme l'affirme une personnalité proche des Phalanges. Depuis le début, ces femmes n'ont obtenu que des promesses vagues, destinées, comme toujours, à ne pas être tenues.»

En attendant, bravant les grêlons, les barrages de l'armée libanaise, les menaces téléphoniques les dissuadant de venir ma-

nifester, les «Folles de Dare El Fatwa» se retrouvent. Et défilent dans les rues. Arrivées devant le ministère de l'Information, elles parient avec les soldats qui barrent le passage. La pluie redouble de violence et plaque les jupes sur les corps grelottants. Une femme se lamente les bras au ciel pendant que deux femmes âgées, l'une chiite, l'autre palestinienne, pleurent doucement, en silence. Au bout d'une heure, elles accepteront de se disperser. Mais elles reviendront. Si une fois par semaine ne suffit pas, alors elles sont décidées à venir chaque jour demander des nouvelles de leurs fils, de leurs maris disparus.

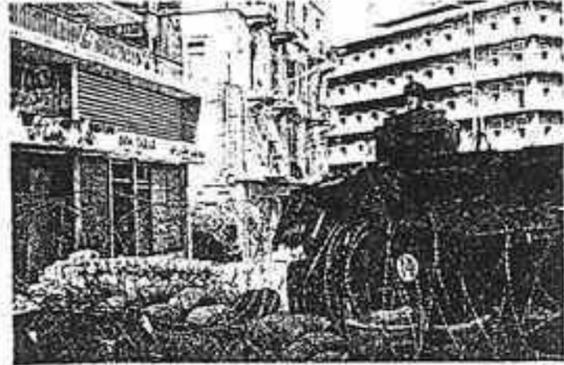
### A CHATILA, FRANCO ET GIUSEPPE...

Aller à Sabra et Chatila, c'est risquer de substituer à la réalité d'aujourd'hui celle d'hier, marquée d'épouvante. Coller les terribles images des massacres à ces ruelles désormais tranquilles. Risquer ne pas voir «l'après» qui existe bel et bien dans ces camps surpeuplés où la

a écrit au président de la République italienne et s'est vu inviter à Rome. Les autres enfants, conquis par la gentillesse des soldats se sont baptisés de prénoms italiens. Hassan est devenu Franco et Kamel, Giuseppe. Dans le camp, chiites et Palestiniens cohabitent ou plutôt s'ignorent. Les médecins autrichiens qui s'occupent du dispensaire ne sont pas là pour faire la différence. Ils soignent les engelures, les infections dermatologiques et ophtalmologiques, les brûlures dues aux lampes à pétrole. A voir leurs yeux cernés et la salle d'attente bondée, on comprend qu'ils arrêtent peu et ne disposent pas de beaucoup de temps pour recevoir les journalistes.

En face, l'école créée par l'UNWRA, la mission de l'ONU pour les Palestiniens. L'institutrice est palestinienne mais préfère ne pas donner son nom, ni trop de détails sur la vie dans le camp. Par sécurité, s'excuse-t-elle.

Parmi la population palestinienne, il reste surtout des femmes, des enfants et des vieux. Des



Soldats, barbelés: que de barrages pour aller au travail.

commente un journaliste économique. Cette volonté ardente de faire comme si tout allait bien. Cet entêtement du secteur privé à ce que les affaires prospèrent. «Business must go on.» Dans cette banque, à Beyrouth-est, directeurs et employés ont dû affronter, comme tous, les vicissitudes de la guerre. Sur trois cent trente employés, sept ont été tués depuis le début de la guerre. Mais la banque n'a jamais fermé. Bien sûr elle a déménagé selon les fluctuations non des cours de la bourse mais des bombardements. Elle s'est installée dans un appartement, puis dans un jardin d'enfants. Aujourd'hui ce sont des sacs de sable qui protègent l'immeuble des tirs sur Beyrouth-est.

«L'été, nous travaillons sans air conditionné, l'hiver sans chauffage, explique le directeur. Depuis 1975 nous utilisons des walkies-talkies parce que le téléphone marche trop mal. Lors d'un déménagement nous n'avons pu transporter l'ordinateur et nous avons tenu les comptes à la main.»

Un tel acharnement à ne pas laisser le bateau sombrer a permis à l'économie libanaise de se maintenir à flots. Mais depuis quelques mois, la situation se dégrade nettement. On dit en France:

l'aile. Des entreprises ferment. Trop d'insécurité pour les employés, pas assez d'électricité pour faire marcher usines et ateliers. Et, pour la première fois une grave crise de confiance de la part des investisseurs étrangers. Alors pour tenir, on ouvre des filiales à l'étranger dont les bénéfices serviront à payer les employés au Liban.

### DANS DU PAPIER DE SOIE FROISSE, LES PETITES PHOTOS DES DISPARUS

Comme chaque jeudi, depuis le 24 novembre 1982, elles se réunissent devant la maison du mufti, le chef de la congrégation sunnite. Elles sont plus de deux cents. On les appelle les «Folles de Dare El Fatwa».

En ce jour de tempête, elles s'apprêtent à manifester dans les rues de Beyrouth-ouest. Pour savoir. Savoir où sont les deux mille onze disparus, frères, pères, fils libanais et palestiniens qui ont été arrêtés ou kidnappés par les milices phalangistes.

Ces femmes de disparus se sont organisées en comité animé par une Libanaise de trente-deux ans, professeur de géographie, mère de deux enfants, dont le mari, arrêté pour simple vérification d'identité, n'a pas réapparu depuis un an.



Au camp de Chatila, il a bien fallu vivre «après» et apprivoiser la peur.

vie a repris au milieu des éboulis et de la boue qu'aggravent les pluies. A l'entrée du camp de Chatila, les soldats italiens de la force multinationale. Petit foulard rouge, lourdes bottes et béret bleu marine. Ils sont entourés d'une nuée d'enfants à qui ils ont appris, depuis des mois qu'ils vivent ensemble, l'italien. Un garçon du camp, Mustapha, est même devenu célèbre. Il

étudiants palestiniens ont renoncé cette année à entrer à l'université. Alors ce sont les femmes qui s'activent, vont chercher les pensions de veuve dans la plaine de la Bekaa au risque de leur vie et cherchent du travail. Mais décrocher un emploi pour un Palestinien est devenu un exploit depuis qu'une loi récente l'assimile à un étranger, donc non prioritaire à l'embauche.

(Suite page 14)

## VIVRE A BEYROUTH. « Cette habitude de la mort, cette manie d'écouter la liste des dernières victimes, cette façon de respirer parce qu'on n'y a retrouvé ni parent ni ami. »

Alors les femmes attendent un peu anxieuses le retour de l'école. Début décembre, on disait que des enfants palestiniens avaient été enlevés. Or, ils avaient fui les bombardements pendant plusieurs jours et étaient revenus. A Chatila la vie a repris, mais l'angoisse reste tapie.

### « PAPA, METS TES MAINS SUR MES OREILLES QUE JE N'ENTENDE PLUS LES BOMBES »

A quelques kilomètres de Beyrouth, sur une route de montagne bordée de pins parasols. La ville, de loin, paraît intacte. Image trompeuse d'un Beyrouth cossu, tranquille, les pieds dans l'eau. L'orphelinat de Broumana se trouve à une quinzaine de kilomètres, dans la montagne, lieu actuel des combats entre druzes et chrétiens.

Le bruit sourd des obus contraste avec l'incroyable sérénité du site. Sœur Marie n'y fait même plus attention. Bien sûr, deux bombes sont tombées récemment dans les classes de quatrième du collège voisin, celui de Montlassel; heureusement les classes étaient vides. « Mais, remarque-t-elle avec philosophie, les obus qui viennent de la montagne sont destinés à la ville, en contrebas, théoriquement ils ne font que passer au-dessus de nos têtes. »

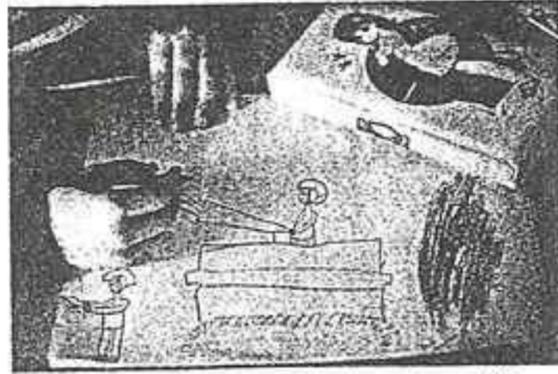
L'orphelinat accueille des enfants dont les familles sont séparées ou démunies. Mais il y a quelques mois, il a fallu rajouter des lits pour les enfants réfugiés du Chouf, lors des massacres des chrétiens par les druzes. Ces enfants ont connu l'horreur, la fuite éperdue dans la montagne, l'effroi, comme pour ces neuf frères et sœurs dont la mère a été tuée et qui ont fui avec leur père. Ils se sont cachés dans une grotte, leur père est parti cher-

cher du secours et n'est jamais revenu. Les enfants âgés de trois à quinze ans sont restés soixante-douze jours dans cette grotte, se nourrissant de fruits. Des combattants druzes les ont retrouvés et confiés à la Croix Rouge.

Dans cette classe de Broumana, une vingtaine d'élèves. Plusieurs sont arrivés du Chouf; depuis un an et demi ils n'ont pas été scolarisés. Rita, Thérèse et Nabila ont fui le village chrétien de Deir el Kamar. Leur visage se ferme à l'évocation du drame et quand on leur demande ce qui fut le plus dur pour elles l'une murmure: « Tout. » Leur père a été tué et leur

Les autres enfants ont dessiné des maisons bien droites, des blindés sagement alignés avec force détails. L'une a même mis de la couleur et placé un sourire bienveillant sur le visage du soldat.

Beaucoup d'études ont été menées à partir des dessins d'enfants pour évaluer les traumatismes psychologiques suscités par la guerre. Les conclusions sont pour la plupart concordantes. Lorsque les enfants sont restés spectateurs de la guerre, ils ne semblent pas très marqués et associent même souvent la guerre à un jeu. En revanche lorsqu'ils ont été témoins ou victimes de



A Broumana, des enfants ont sorti leur crayon noir pour dessiner la guerre.

mère vit dans une pièce avec quatre autres enfants.

La psychologue qui les interroge leur demande de faire un dessin sur la guerre. Aussitôt d'un même mouvement non concerté, les enfants rangent leurs crayons de couleur dans le cartable et sortent un crayon noir, le taillent et commencent à dessiner.

Mais entre les enfants réfugiés du Chouf et ceux qui n'ont pas été personnellement atteints par la guerre, la différence dans la représentation de la guerre saute aux yeux. Les dessins des premiers sont à peine soutenable du regard, les enfants se mettent eux-mêmes en situation, hagards, pleurant, fuyant des maisons qui basculent dans le vide, ou dévorées par le feu, les soldats les mettant en joug. Toute la page est hachurée de traits.

violence, le traumatisme semble là bien présent. Le comportement familial — rassurant, angoissé — est lui aussi déterminant. Mais quelle étude serait capable de révéler aujourd'hui les conséquences à long terme de la guerre sur les enfants? Les petits Libanais âgés de neuf ans n'ont connu que la guerre. Depuis des années ils ont été privés de jeux à l'extérieur, obligés de rester enfermés, allant à l'école une semaine sur deux, soumis à la peur des bombardements. Observant des parents qui doivent à la fois maîtriser leur angoisse pour eux-mêmes et pour leurs enfants. Qui peut dire le prix qu'ils auront à payer plus tard, en souffrance d'adulte?

Souvent ces enfants se révoltent. « Papa, met tes mains sur mes oreilles, je ne veux plus entendre ce bruit », implore une petite

fillette lors d'un bombardement.

Pendant que le fils d'un journaliste libanais âgé de cinq ans s'insurge: « Je ne veux plus vivre dans ce pays, j'en ai marre, marre, je veux aller en France là où il y a des vaches dans les prés. » Tous ces enfants pâles et muets ou piquant des crises de nerfs pendant que les canons déversent leurs projectiles meurtriers, qui peut affirmer, comme le prétendent certains, qu'ils formeront une génération de timorés ou au contraire de maniaques de la guerre? Peut-être seront-ils « aguerris » espère un Libanais, mais n'est-ce pas là un mot inventé par ceux qui ont le fusil au bout du bras?

Et les autres, les grands, les adultes, comment tiennent-ils le coup depuis le début de cette décennie tragique?

« Plutôt bien, juge Mounir Chamoun, qui dirige le département de psychologie et de psychanalyse à l'université St-Joseph. Les gens jusqu'à ces derniers temps ont toujours gardé l'espoir. Peut-être parce que notre atavisme de pays sans cesse menacé nous aide à surmonter les épreuves. Nous n'avons jamais connu trente ans de calme d'affilée. Nous avons une propension à nous adapter aux difficultés. »

« Ou plutôt nous avons, corrige-t-il, car depuis quelques mois la déprime s'installe. On se sent dans une impasse politique totale. Les pharmaciens font fortune avec la vente des tranquillisants, librement délivrés. Pourtant la guerre possède ses « bénéfices secondaires », comme disent les psychiatres. D'abord un resserrement des liens familiaux. Parce qu'on sort peu. « Les familles se sont ressoudées, les enfants vivent beaucoup plus près de leurs grands-parents qui leur ont raconté leur passé » note Mounir Chamoun. Si l'on voit moins

ses amis le soir, à cause du couvre-feu, on s'inquiète pour eux dans la journée. »

« Cette habitude de la mort, cette manie d'écouter la liste des dernières victimes, cette façon de respirer parce qu'on n'y a retrouvé ni parent ni ami, ce mélange de honte et de soulagement, c'est notre vie », commente Claire Gebayel, journaliste de « L'Orient-Le Jour ».

Et quand quelqu'un meurt de mort naturelle on s'émerveille! Souci de l'autre, du proche et tentative accrue avec le voisinage. Les voisins de viennent les amis qu'on invite après le couvre-feu. On achète ensemble un générateur.

### « VIVRE AINSI CE N'EST PAS VIVRE. JE VIS PARCE QUE JE NE SUIS PAS MORT »

Beyrouth est une ville de réfugiés. Sur le bord de la mer de somptueux immeubles, vue panoramique abîmés par l'aviation israélienne, sont occupés par des familles entières. Le linge pend aux fenêtres, on a remplacé les carreaux par du plastique ou du carton. Le soir on allume les lampes pétrole.

A Beyrouth-ouest, des milliers de personnes logent dans des écoles. Dans l'ancien centre, les rats et les chats ont été délogés par des réfugiés chiites venus du Sud Liban ou de la banlieue sud, théâtre récent de affrontements violents. Barrages fréquents, routes défoncées, nous nous arrêtons devant une superbe maison libanaise. Ce devait être la demeure d'un notable.

Elégantes colonnes, terrasses, pierre bistrée. Aujourd'hui éventrée de toutes parts, bombardée en 1978, bombardée en 1983, elle sert de logement à une famille de quatre personnes. Dans la cuisine une grosse Mercedes bleu clair, rutilante. « Je suis à Jounieh tous les jours. »

(Suite page 2)

**VIVRE A BEYROUTH.** Réfugiés dans leur propre pays, exilés entre deux aéroports, ils attendent comme l'oiseau sur la branche, que cesse le martyre de la ville où il faisait bon vivre.

(Suite de la page 146)

Mohammed avec fierté. Le brillant de la carrosserie est comme une insulte au milieu de ces ruines, des morceaux de bois cloués, des fils de fer. « Attention, surtout ne montez pas là, tout va s'écrouler... »

Café autour d'une table de camping, au « jardin ». Mohamed, trente ans, maître des lieux, est aussi soigné que sa Mercedes. Il raconte son histoire d'une voix monocorde, comme si elle ne lui appartenait plus.

« Je suis d'une famille chiite du sud du Liban. En 1978, nous avons quitté notre région, chassés par les Israéliens, et nous nous sommes installés à Beyrouth-est. Les phalanges chrétiennes nous ont, à leur tour, chassés, et nous avons trouvé ici cette maison vide que nous avons occupée. Nous n'avons jamais vu le propriétaire, nous ne savons

même pas qui c'est. »

S'il revenait d'ailleurs, il ne pourrait pas les déloger. Car toute famille libanaise chassée de sa maison, au sud ou dans le Chouf, a le droit d'occuper à Beyrouth une maison ou un appartement qu'il trouve vide. Jusqu'au jour où la paix reviendra...

Mohamed est conducteur de camions pour une entreprise de construction. Un bon travail, qui lui plaît, mais qui ne lui fait pas plaisir, car rien ne lui fait plaisir.

« Vivre ainsi, ce n'est pas vivre. Je vis parce que je ne suis pas mort, parce que je ne peux pas faire autrement... » Aujourd'hui l'espoir est parti. En octobre dernier, les batailles entre les forces libanaises et l'armée d'Amal ont détruit encore un peu cette pauvre maison. « Si ça devient pire, nous partirons... » En

Amérique où Mohamed a déjà son frère. Mais qu'est-ce que le pire ?

**« NOUS AVONS APPRIS TROIS GRANDES LEÇONS, CELLE DU JUIF, DU PALESTINIEN »**

**S**i ça devient pire... » Expression dix fois entendue au cours de notre séjour à Beyrouth. « Si ça devient pire, nous ferons nos valises et nous partirons. » Mais le pire n'est-il pas déjà passé dix fois sur ce pays ? Ceux qui s'accrochent malgré la peur, le noir et les bombes, vous disent tous qu'ils adorent leur pays, qu'ils se sentent mal ailleurs. Et ils ajoutent qu'ils ont appris trois grandes leçons. Celle des Juifs : résister ; celle des Palestiniens : ne jamais abandonner sa terre (on ne la retrouve pas) et celle des Syriens : être dur et entêté...

Les Libanais en foule ont

déjà quitté leur patrie depuis le début de la guerre civile en 1975. Cinquante mille à cent mille Libanais à Paris, dix banques, trente-cinq restaurants. Trois cent mille dans les états pétroliers du Golfe, des dizaines de mille en Amérique, au Texas et en Californie. Mais peut-on dire qu'ils ont « quitté » le Liban ? Dès que la situation s'améliore, ils reviennent, reprennent un emploi au Liban. Les hommes, chez les musulmans surtout, vont travailler dans les Etats du Golfe, laissant femmes et enfants au pays. Le contraire existe aussi, femmes et enfants s'installent, au calme, à Londres ou à Paris, et le mari, banquier, avocat, éditeur, fait la navette avec Beyrouth. Dès qu'ils entendront les cloches de la paix, ils rentreront. Plus inquiétant pour l'avenir du pays : les

jeunes qui partent l'étranger pour leurs des et qui se retrouvent avec une femme et enfants français, canadiens ou australiens. Ceux-là n'ont peut-être pas le Liban chevillé dans le corps comme leurs pères. Reviendront-ils ? Au début de 84, avions de la Middle East Airlines, seule compagnie à assurer la liaison Paris-Beyrouth, étaient pleins et dans les deux sens. Ce n'était donc pas l'exode. Cela le sera peut-être demain. Libanais réfugiés dans leur propre pays, Libanais exilés entre deux aéroports, ils sont l'un et l'autre, comme l'oiseau sur la branche. Attendant que cesse — un jour, — mais ? le martyre de Beyrouth, la ville où il faisait bon vivre.

K. Breen - I. Ma  
Photos Ch. Spence  
Agence sy

## Un jardin pour vos cheveux

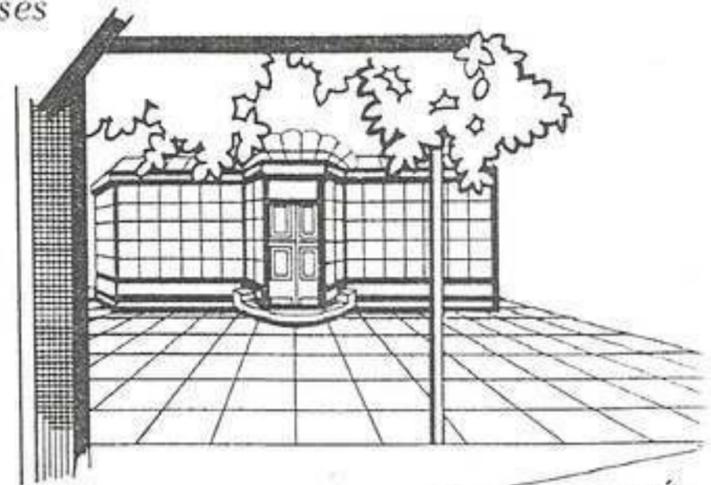
Plantes vertes et pin blond, le Salon donne sur la cour 1920. On se penche sur vos cheveux pour une première analyse. Le diagnostic est gratuit. Le dialogue commence. Vous n'êtes pas dans un salon de coiffure comme les autres.

Souhaitez-vous une nouvelle coupe ? On l'étudie en fonction de votre visage. Vos cheveux sont-ils gras, trop secs ? Un programme de soins personnalisés vous est proposé : massages du cuir chevelu, bain au thym ou bien à la capucine... Vos cheveux sont-ils rebelles ? Une permanente aux algues les retiendra dans leur meilleure coupe.

Votre voisine est devenue rousse, elle qui ne supportait pas les teintures d'oxydation. La célèbre teinture aux plantes de Martine Mahé l'a séduite. Sans eau oxygénée et sans ammoniac elle couvre parfaitement les cheveux blancs, les plantes ont leur secret... Vous n'êtes pas dans un salon de coiffure comme les autres.

**Salon Vert Martine Mahé**  
Un Salon de Coiffure pas comme les autres.

28, rue Vignon 75009 Paris. Tél. 712.25.96 (près de la Madeleine)



**\* LE CADEAU DE MARTINE MAHÉ :**  
A toute personne venant se faire coiffer, un soin personnalisé sera offert sur présentation de cette annonce.  
(Offre valable jusqu'au 30 juin 84)

**VIVRE A BEYROUTH.** Réfugiés dans leur propre pays, exilés entre deux aéroports, ils attendent comme l'oiseau sur la branche, que cesse le martyre de la ville où il faisait bon vivre.

Mohammed avec fierté. Il est brillant de la carrosserie. Il est comme une insulte au milieu de ces ruines, des morceaux de bois cloués, des fils de fer. « Attention, surtout ne montez pas là, tout va s'écrouler... »  
 Il s'est installé autour d'une table de camping, au « jardin ». Mohammed, trente ans, maître des lieux, est aussi soigné que sa Mercedes. Il raconte son histoire d'une voix monocorde, comme si elle ne lui appartenait plus.  
 Je suis d'une famille pauvre du sud du Liban. En 1978, nous avons quitté notre région, chassés par les Israéliens, et nous nous sommes installés à Beyrouth-est. Les phalanges chrétiennes nous ont fait leur tour, chassés, et nous avons trouvé ici cette maison vide que nous avons occupée. Nous n'avons jamais vu le propriétaire, nous ne savons

même pas qui c'est. »  
 S'il revenait d'ailleurs, il ne pourrait pas les déloger. Car toute famille libanaise chassée de sa maison, au sud ou dans le Chouf, a le droit d'occuper à Beyrouth une maison ou un appartement qu'il trouve vide. Jusqu'au jour où la paix reviendra...  
 Mohamed est conducteur de camions pour une entreprise de construction. Un bon travail, qui lui plaît, mais qui ne lui fait pas plaisir, car rien ne lui fait plaisir.  
 « Vivre ainsi, ce n'est pas vivre. Je vis parce que je ne suis pas mort, parce que je ne peux pas faire autrement... »  
 Aujourd'hui l'espoir est parti. En octobre dernier, les batailles entre les forces libanaises et l'armée d'Amal ont détruit encore un peu cette pauvre maison. « Si ça devient pire, nous partirons... » En

Amérique où Mohamed a déjà son frère. Mais qu'est-ce que le pire ?

**« NOUS AVONS APPRIS TROIS GRANDES LEÇONS, CELLE DU JUIF, DU PALESTINIEN »**

Si ça devient pire... »  
 Expression dix fois entendue au cours de notre séjour à Beyrouth. « Si ça devient pire, nous ferons nos valises et nous partirons. » Mais le pire n'est-il pas déjà passé dix fois sur ce pays ?  
 Ceux qui s'accrochent malgré la peur, le noir et les bombes, vous disent tous qu'ils adorent leur pays, qu'ils se sentent mal ailleurs. Et ils ajoutent qu'ils ont appris trois grandes leçons. Celle des Juifs: résister; celle des Palestiniens: ne jamais abandonner sa terre (on ne la retrouve pas) et celle des Syriens: être dur et entêté...  
 Les Libanais en foule ont

déjà quitté leur patrie depuis le début de la guerre civile en 1975. Cinquante mille à cent mille Libanais à Paris, dix banques, trente-cinq restaurants. Trois cent mille dans les états pétroliers du Golfe, des dizaines de mille en Amérique, au Texas et en Californie. Mais peut-on dire qu'ils ont « quitté » le Liban ?  
 Dès que la situation s'améliore, ils reviennent, reprennent un emploi au Liban. Les hommes, chez les musulmans surtout, vont travailler dans les Etats du Golfe, laissant femmes et enfants au pays. Le contraire existe aussi, femmes et enfants s'installent, au calme, à Londres ou à Paris, et le mari, banquier, avocat, éditeur, fait la navette avec Beyrouth. Dès qu'ils entendront les cloches de la paix, ils rentreront. Plus inquiétant pour l'avenir du pays: les

jeunes qui partent à l'étranger pour leurs études et qui se retrouvent avec une femme et des enfants français, canadiens ou australiens. Ceux-là n'ont peut-être pas le Liban chevillé au corps comme leurs aînés. Reviendront-ils ?  
 Au début de 84, les avions de la Middle East Airlines, seule compagnie à assurer la liaison Paris-Beyrouth, étaient pleins et dans les deux sens. Ce n'était donc pas l'exode. Cela le sera peut-être demain. Libanais réfugié dans son propre pays, Libanais en exil entre deux aéroports, ils sont l'un et l'autre, comme l'oiseau sur la branche. Attendant que cesse — un jour, — jamais ? le martyre de Beyrouth, la ville où il faisait si bon vivre.

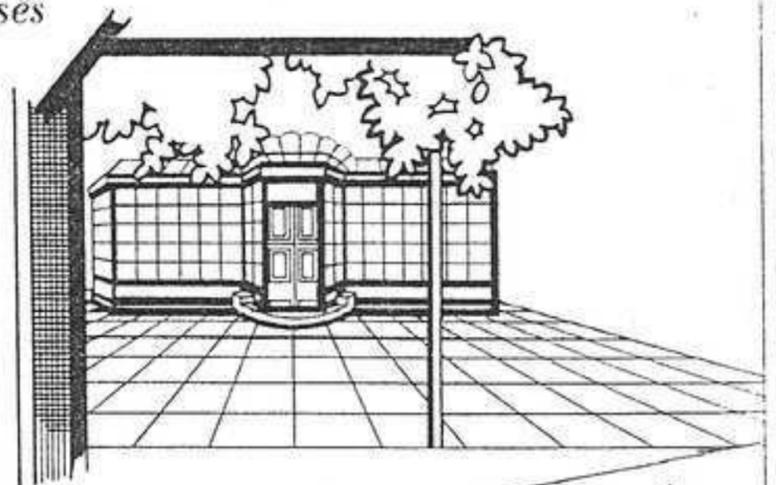
K. Breen - I. Maury  
 Photos Ch. Spengler/  
 Agence sygma

## Un jardin pour vos cheveux

Plantes vertes et pin blond, le Salon donne sur la cour 1920. On se penche sur vos cheveux pour une première analyse. Le diagnostic est gratuit. Le dialogue commence. Vous n'êtes pas dans un salon de coiffure comme les autres.

Souhaitez-vous une nouvelle coupe ? On l'étudie en fonction de votre visage. Vos cheveux sont-ils gras, trop secs ? Un programme de soins personnalisés vous est proposé: massages du cuir chevelu, bain au thym ou bien à la capucine... Vos cheveux sont-ils rebelles ? Une permanente aux algues les retiendra dans leur meilleure coupe.

Votre voisine est devenue rousse, elle qui ne supportait pas les teintures d'oxydation. La célèbre teinture aux plantes de Martine Mahé l'a séduite. Sans eau oxygénée et sans ammoniaque elle couvre parfaitement les cheveux blancs, les plantes ont leur secret... Vous n'êtes pas dans un salon de coiffure comme les autres.



**SalonVert Martine Mahé**  
 Un Salon de Coiffure pas comme les autres.

28, rue Vignon 75009 Paris. Tél. 712.25.96 (près de la Madeleine)

**\* LE CADEAU DE MARTINE MAHÉ :**  
 A toute personne venant se faire coiffer, un soin personnalisé sera offert sur présentation de cette annonce.  
 (Offre valable jusqu'au 30 juin 84)